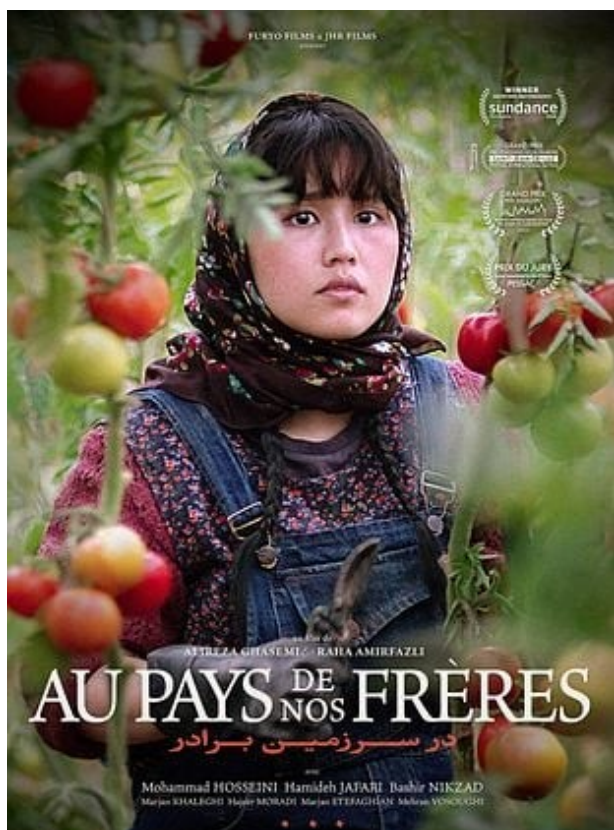


ECRAN TOTAL
5 au 18 mars 2025



Iran années 2000 : dans l'ombre de l'invasion américaine, une famille élargie de réfugiés afghans tente de reconstruire sa vie dans "le pays des frères". Une odyssee sur trois décennies où Mohammad, un jeune étudiant prometteur, Leila, une femme isolée et Qasem qui porte le poids du sacrifice pour sa famille, luttent pour survivre à ce nouveau quotidien incertain.

de **Raha Amirfazli, Alireza Ghasemi**
avec **Hamideh Jafari, Bashir Nikzad, Mohammad Hosseini**
1h35 – Iran/France – date de sortie : 2 avril 2025 – JHR Films

En Avant-Première

Festival du film de Sundance : **Prix de la mise en scène**

Raha Amirfazli est une cinéaste iranienne qui poursuit actuellement son MFA (Master of Fine Arts) en production cinématographique et télévisuelle à la Tisch School of the Arts de l'université de New York.

En reconnaissance de son travail, Raha a été nommée lauréate américaine de la Gold Fellowship for Women de l'Academy of Motion Picture Arts and Sciences en 2024.

Raha travaille actuellement sur son deuxième long métrage, dont le titre provisoire est AN ODE TO THE DRUNK.



Alireza Ghasemi est un cinéaste iranien, basé aujourd'hui à Paris. Il a suivi les résidences de création Cannes Cinéma de Demain (2018) et Berlinale Talents (2022). Ses courts métrages, BETTER THAN NEIL ARMSTRONG, EXTRA SAUCE, SOLAR ECLIPSE et LUNCH TIME - nommé pour la Palme d'Or au Festival de Cannes 2017 - ont reçu une reconnaissance internationale. Il développe actuellement son deuxième long métrage, THE HEART OF FLAMES.



Le duo iranien montre que quelque chose est pourri dans leur pays à travers le récit des vies de trois réfugiés afghans (Interview Cineuropa : Marta Balaga)

Dans leur premier métrage, **Au Pays de nos frères**, sélectionné à Sundance, World Cinema Dramatic Competition, le duo **Raha Amirfazli-Alireza Ghasemi** se concentre sur trois sujets, **Mohammad, Leila** et **Qasem**, qui commencent une nouvelle vie en Iran, pleins d'espoir, et au lieu de cela, vivent des décennies d'adversité.

Cineuropa : Pourquoi avez-vous décidé de raconter une histoire, ou plutôt des histoires qui se déploient sur plusieurs décennies ? Ça représente plusieurs générations traumatisées.

Raha Amirfazli : Nous avons commencé par écrire sur **Leila**. Nous voulions faire de son histoire un court-métrage, mais nous nous sommes rendu compte qu'on n'avait pas là toute l'histoire des réfugiés afghans en Iran. En procédant ainsi, on n'aurait pas rendu compte de toutes les épreuves et les mauvais traitements qu'ils subissent. Nous avons dû imaginer une autre structure afin de livrer un tableau beaucoup plus vaste.

Alireza Ghasemi : Nous avons tous les deux des liens personnels avec des réfugiés afghans en Iran, mais en explorant la situation de plus en plus en profondeur, nous avons remarqué que c'est une situation désastreuse qui se répète énormément. On pourrait se dire qu'après quarante ans dans un pays, on se voit naturellement accorder la nationalité, mais ce n'est pas le cas pour eux. En couvrant plusieurs générations, on peut mieux traiter le problème.

Vous montrez des gens qui sont dans un purgatoire sans fin. On a vu la même chose se produire aux États-Unis ou après le Brexit. On attend, on attend, mais on ne fait jamais pleinement partie de la société qu'on habite.

A.G. : C'est une situation que nous sommes tous les deux en train de vivre : Raha habite à New York et je vis à Paris. En Iran, les gens sont très nombreux à essayer d'émigrer, mais de l'autre côté, il y a des gens d'Afghanistan ou du Pakistan qui veulent venir. Ce sentiment d'être "l'autre" est très courant. Avec les réfugiés afghans, nous avons une foule de liens : nous parlons la même langue, nous partageons la même culture. Et pourtant, d'un coup, quand cette frontière politique entre en jeu, les gens se mettent à penser qu'ils ne sont pas du même côté.

Ce sont des personnages "invisibles". Ils ne crient jamais, ils chuchotent. Votre intention était-elle dès le départ de vous concentrer sur de "petites" histoires ?

R.A. : Un grand nombre d'éléments qu'on trouve dans ce film sont devenus plus personnels pour moi quand j'ai quitté l'Iran. Ce sentiment de mal du pays se traduit souvent par le manque qu'on sent de sa famille. C'est pour ça que les relations qu'on voit dans le film fonctionnent de cette manière. On devrait pouvoir parler à sa famille, mais ils ne peuvent pas. Ces histoires sont peut-être petites, mais les conséquences sont grandes.

A.G. : S'il est peu probable qu'en tant que réfugié, vous puissiez devenir président de votre nouveau pays, c'est peut-être injuste, mais les petites entraves peuvent être encore plus douloureuses. Un très grand nombre de réfugiés afghans ne peuvent même pas ouvrir un compte en banque ! Il y a cinq ans, j'ai lu qu'ils ne pouvaient pas non plus acheter des tickets de métro, parce qu'ils n'ont pas les mêmes papiers d'identité que les Iraniens. Le gouvernement ignore jusqu'à ces besoins parmi les plus basiques.

Ceci pourrait expliquer pourquoi tout le monde, dans le film, semble si seul. Leila, par exemple, vit une souffrance inimaginable tandis que d'autres font la fête. Il n'y a personne vers qui se tourner.

A.G. : L'inverse d'être avec les siens, c'est être seul, mais aussi être "l'autre". Les gens sont pris de panique et ne peuvent pas demander d'aide – je pense que c'est ça leur réalité, dans ce moment. On n'a pas le droit d'essayer de résoudre ses problèmes, parce que ça va causer d'autres problèmes derrière.

R.A. : Quand les gens vous voient comme "l'autre", ils ont l'impression que vous n'êtes pas comme eux. C'est un phénomène qui affecte surtout la communauté des immigrés, et je pense que ça va continuer de se produire de plus en plus souvent.

Avez-vous essayé d'impliquer la communauté afghane dans le film ? Est-ce que c'était important pour vous ?

R.A. : Nous avons eu la chance d'être en lien avec un théâtre local qui travaille avec eux. Ils mettent en scène des pièces et regardent des films ensemble. Nous avons commencé par voir beaucoup de gens. Le casting a pris six ou sept mois parce qu'après, tout le monde voulait nous présenter leurs cousins [rires]. Les gens qui apparaissent dans le film sont soit des Hazaras [des gens des montagnes au nord de l'Afghanistan], soit des immigrés de deuxième génération nés à Téhéran.

Pensez-vous que le film pourrait générer des polémiques, surtout en Iran ? Vous faites le jour sur beaucoup de vilains secrets ici.

A.G. : Ça me préoccupe, mais je m'en fiche. À chaque fois que je parle à un Iranien de cette situation, soit on me répond qu'elle n'existe pas, soit on me dit : "Nous avons d'autres problèmes". Dans ce genre de situation, il faut être franc et direct. Le film fera polémique, oui, et ça ne me pose aucun problème. J'étais en ligne, juste avant, et j'ai remarqué que les Afghans parlaient déjà du film, mais leur première pensée est qu'il va être contre eux.

R.A. : Pendant le casting, beaucoup ont dit : "Oui, cette histoire m'est arrivée aussi". Nous ne pouvions pas garder des choses pour nous : il fallait qu'on dise toute la vérité. Comme Ali est à Paris et moi à New York, nous ne pourrions désormais jamais plus rentrer en Iran.



TERRE D'ACCUEIL (Grégory Coutaut : Le Polyester)

Cette terre de la fraternité qu'évoque ce titre, c'est l'Iran. C'est plus exactement le surnom donné au pays par la communauté afghane, qui compte aujourd'hui plus de 5 millions de réfugiés dans le pays. Mais la réalité est-elle aussi simple et accueillante que cette expression en forme de slogan touristique ? L'Iran est-il

Au pays de nos frères se divise en trois parties, trois récits se déroulant à dix ans d'intervalle (2001, 2011 et 2021). Si l'on reconnaît d'une partie à l'autre les noms de certains personnages, chacune d'entre elles se concentre sur son protagoniste propre : d'abord un lycéen harcelé par la police, puis une épouse devant cacher son mari, et enfin un vieil homme

C'est particulièrement le cas dans la deuxième partie du film, la plus percutante des trois. Par peur de perdre son emploi, une femme de ménage n'ose pas interrompre la réception organisée par ses riches patrons pour leur avouer que son mari vient de décéder et que son corps se trouve justement dans la maison. La cohabitation inattendue de ces décors

réellement la terre des frères afghans ? Avec leur premier long métrage, les cinéastes Alireza Ghasemi (nommé à la Palme d'or du court métrage en 2017 pour Lunch Time) et Raha Amirfazli répondent avec une amertume prévisible qui n'empêche pourtant ni la nuance ni les pas de côté.

dont le fils subit de graves accusations. Considérés indépendamment, ces trois chapitres ne révolutionnent pas nécessairement les conventions narratives du cinéma d'auteur iranien (ces silences qui disent beaucoup, par exemple). Ils dévoilent néanmoins par moments un visage de la société rarement reflété dans la production cinématographique nationale.

bourgeois chaleureusement éclairés et d'un sentiment de panique grandissant est la meilleure surprise du long métrage. D'une mise en scène élégante, le reste d'Au pays de nos frères possède des angles parfois trop arrondis à notre goût, mais cela participe aussi à le rendre accessible et chaleureux.

Entretien avec les réalisateurs (extraits du dossier de presse)

AU PAYS DE NOS FRÈRES peut être perçu sous plusieurs angles : un film sur la condition des réfugiés afghans en Iran mais aussi d'une manière plus universelle sur le rapport à l'altérité. Quel était votre point de départ ?

Raha Amirfazli : Pour l'avoir vu en grandissant, nous étions au fait de la situation des réfugiés afghans en Iran. Nous avons des amis afghans et avons pu constater au fil des années à quel point celle-ci s'est détériorée, dans l'indifférence de la société iranienne autant que de la communauté internationale. Notre but premier était donc de la mettre en lumière. À la suite du tournage de AU PAYS DE NOS FRÈRES, nous nous sommes aperçus que la question des réfugiés était devenue une question bien plus globale, à l'échelle mondiale. En fait, cette question s'était déjà invitée dans le processus, avant même cette prise de conscience : à une étape de l'écriture du film, Alireza et moi savions que nous allions devoir quitter l'Iran. Nous ne voulions pas soumettre AU PAYS DE NOS FRÈRES au bureau de la censure, car le résultat aurait probablement compromis notre volonté de réaliser un film aussi honnête que possible sur la réalité de la vie de cette communauté afghane. Nous savions donc que nous allions devenir nous-même des réfugiés dans un autre pays et, dans une certaine mesure, que nous allions devoir nous confronter à une réalité potentiellement similaire, en nous retrouvant dans la même position que nos personnages.

La structure d'AU PAYS DE NOS FRÈRES est complexe : elle repose sur trois chapitres, qui eux-mêmes se déroulent sur trois décennies, trois lieux, trois saisons, tout en n'étant pas un film à sketches indépendants, mais une seule et même histoire. Comment l'avez-vous construite ?

Alireza Ghasemi : En se basant avant tout sur les recherches que nous avons faites. Le cas des réfugiés afghans a connu plusieurs périodes différentes qui ont entraîné plusieurs vagues, de la génération d'universitaires qui ont fui le pays pendant l'invasion russe, puis le régime des Talibans, puis l'armée américaine à celle d'enfants qui sont nés en Iran sans pouvoir en obtenir la nationalité. D'où l'idée d'aborder différents endroits ou périodes afin de montrer qu'in fine, en dépit de l'évolution des sociétés, le problème reste le même. La difficulté a été de pouvoir effectivement organiser cette structure autour d'une seule famille ; nous ne voulions pas faire un film à sketches. Alors nous avons commencé par écrire des situations en les remodelant à partir des émotions et sentiments que nous voulions faire traverser aux personnages

principaux. Cette ligne directrice étant restée notre ligne de mire, de l'écriture à la mise en scène, puis à l'étape de la post-production.



Cela pose la question du travail de montage, du directeur de la photo, qui ont dû préserver la continuité narrative tout en se pliant à la contrainte formelle des changements de lieux ou de périodes...

Alireza Ghasemi : Ça a été surtout un challenge pour notre directeur de la photo qui devait effectivement veiller à la cohérence narrative. Il nous a convaincu par une remarque lors de la préparation en nous disant qu'il trouvait que l'histoire de cette famille était si triste qu'il était nécessaire de la filmer de la plus belle manière possible. Cela s'est concrétisé par des changements de cadres, de durée de plans ou de paysages entre les différents chapitres, amenant une progression, comme par exemple celle entre les images hivernales du premier chapitre et celle plus printanières du second. [...]

[...] La réalité s'est-elle invitée dans votre champ : pendant que vous tourniez AU PAYS DE NOS FRÈRES, L'Iran entrait dans une très forte crise de société, avec le mouvement Femme, vie, liberté. Cela a-t-il eu un impact sur votre travail ?

Alireza Ghasemi : Le tout dernier jour de tournage a coïncidé avec l'annonce de la mort de Mahsa Amini. Quand l'équipe l'a appris, un silence s'est imposé d'emblée sur le plateau. En dépit d'une insondable tristesse collective,

personne n'en a parlé parce qu'il fallait se concentrer sur les dernières scènes, mais nous étions tous traversés par la même émotion qui ne nous a plus lâchés. D'autant plus qu'AU PAYS DE NOS FRÈRES est aussi un film qui en plus des discriminations parle de la maternité, de l'altérité homme-femme. La place des femmes dans le contexte afghan actuel avec le retour des Talibans est un parallèle qui nous a sauté aux yeux.

Diriez-vous qu'AU PAYS DE NOS FRÈRES porte aussi implicitement une critique à l'encontre du cinéma iranien ? Votre film montre des classes sociales qui y sont rarement présentes, il va à l'encontre des clichés sur les réfugiés afghans ...

Raha Amirfazli : Très clairement ! Notre objectif le plus important était justement de ne pas montrer les Afghans comme le cinéma ou les séries télévisées iraniennes les montrent généralement : des personnages comiques ou passifs. A plus forte raison, nos amis afghans nous ont démontré que s'impliquer dans le quotidien de la société iranienne était pour eux une question de survie. [...]

[...] Pour terminer, puisqu'AU PAYS DE NOS FRÈRES interroge autant la société iranienne que la condition des réfugiés afghans, comment vivez-vous le fait qu'il y ait peu de chance pour que ce film puisse un jour sortir en salle dans ces deux pays ?

Alireza Ghasemi : Il est clair que les Iraniens ou les Afghans ne pourront probablement le voir que par des voies détournées. Au regard du parcours du film en festival, qui a attiré dans chaque ville où il a été projeté des exilés des deux pays concernés, je pense qu'il rencontrera un large public au moment de sa diffusion sur internet, sur les plateformes VOD. Mais évidemment, mon vœu serait qu'il puisse être vu en salle sur un grand écran.

Raha Amirfazli : Il faut se faire à une réalité : même s'il pouvait être distribué en salles en Iran ou en Afghanistan, il est très clair que les censures de ces deux pays en feraient une boucherie. Donc malheureusement, je suis plutôt rassurée que cela ne puisse pas arriver ...